

—Et vous auriez raison, Faraude, et je vous promets de bien faire vos commissions à l'égard de Maturin. C'est un jeune gars qu'il faut tenir de près. Je vous écrirai là-dessus et vous vous ferez lire la lettre par le colonel.

—Je lui demanderai d'avoir cette bonté, dit Faraude, si la lettre m'arrive, car cette méchante Henriette prend toutes les lettres de la main de son ami Jules, et il se pourrait bien qu'elle me fit le tour de garder les miennes.

—Elle en est bien capable, grommela Guillaume, et ce ne serait pas la première fois qu'elle lirait des choses qui ne la regardent pas. Mais voici comment je ferai. J'écirai à mon colonel pour le remercier de ses bontés, car je vous le répète, Faraude, je n'ai eu qu'à me louer de cet homme-là, et c'est pourquoi je vous ai tant attirée à accepter la place. C'est son adresse que je mettrai sur ma lettre, et celle-là brûlerait les doigts d'Henriette si elle y touchait. Votre lettre à vous sera dans celle du colonel. Comme cela vous serez sûre de la recevoir.

Ils se séparèrent sur cette promesse et, malgré le désir qu'ils avaient de se dire adieu, ils ne se revirent plus.

Quand Guillaume, après avoir offert ses devoirs à celle qui avait été longtemps sa maîtresse, lui demanda la permission de descendre une dernière fois à la cuisine pour prendre congé de sa payse, Henriette lui dit avec un mauvais sourire qu'elle avait obtenu d'aller à confesse, ce qu'elle aimait beaucoup, et qu'elle avait planté là tout son ouvrage pour courir à l'église.

Guillaume, flairant une malice, ne voulut pas insister. L'heure le pressait, il chargea bravement Mme Bellardin de son adieu pour Faraude, qui, sur un faux avis donné par Jules, l'attendait à genoux auprès du bénitier dans l'église.

—Guillaume aimerait à ce que vous lui fassiez un bout de conduite jusqu'à la gare, lui avait dit Jules, il dit que vous serez plus libre pour votre dernière conversation. Madame vous donne deux heures de congé pour cela, et Guillaume ira vous chercher à l'église où vous allez tous deux à la messe ; attendez-le auprès du bénitier.

La pauvre Faraude attendit consciencieusement ses deux heures. Se rendant bien compte que le train était parti, pressentant qu'elle avait été jouée, elle reprit le chemin de sa maison.

Quand elle arriva, Mme Bellardin était partie pour le théâtre, et Jules et Henriette riaient à se tenir les côtes, dans l'antichambre où ils jouaient aux échecs.

—C'est madame qui a reçu les adieux de Guillaume pour vous, dit Henriette entre deux éclats de rire.

Faraude leur jeta un regard plein de mépris.

—Vous êtes des sans-cœur, dit-elle, et en même temps des imbéciles. J'ai eu plus de plaisir à prier pendant ces deux heures devant le tabernacle, que vous n'en aurez pendant toute votre vie à jouer aux cartes et à boire de la boisson volée. Vous eussiez dû, puisque vous êtes si méchants, me choisir un autre lieu de rendez-vous.

—Ceci est bon à savoir ! s'écria Jules, et une autre fois...

Un geste brusque de Faraude l'interrompit.

—Ces tours-là ne me seront plus joués, dit-elle ; avant peu madame aura à choisir entre vous et moi, et d'ici-là vous ne toucherez à rien, et vous ne vous saoulerez que de votre méchanceté.

Et elle s'en alla en agitant le trousseau de clefs que le colonel avait exigé que l'on confiât à sa main vigoureuse.

(La suite au prochain numéro.)

LA VILLE SANS FEMMES

Une ville bizarre, c'est la ville de Maitmeschinn, située sur la frontière des possessions russes et chinoises ; elle compte 30,000 habitants, parmi lesquels pas une seule femme ; la cause de ce fait, aussi étrange que curieux, réside dans la méfiance qu'inspire au gouvernement chinois le voisinage de la Russie, dont il redoute l'ambition ; il croit, par ce moyen, empêcher la colonisation russe de s'étendre au-delà de la frontière.

Tous les habitants de Maitmeschinn se livrent, comme occupation passagère, au commerce avec la Russie. Beaucoup sont mariés et ont des enfants ; leurs familles demeurent dans l'intérieur de la Chine, et quand ils veulent les voir, ils ont un voyage de plus de dix jours à effectuer.

(Pour le Monde Illustré)

CORINNE

ÉLÉGIE

I

Corinne avait quinze ans
Oh ! qu'elle était jolie !
Mais la mélancolie
Voilait son doux printemps.

Hélas ! pauvre Corinne,
D'où vient cette pâleur ?
Quelle amère douleur
Soulève ta poitrine ?

Quels tristes sentiments
S'emparent de ton âme
Dont la candide flamme
Est sans rayonnements ?

Pourquoi fuir tes compagnes
Sans partager leurs jeux
Dans les sentiers ombreux
À travers les campagnes ?

Regrettes-tu le sort
De ton amie Adèle
Qui te fut si fidèle
Et qu'emporta la mort ?

Pauvre chère colombe,
Morte au printemps vermeil !...
Mais d'un bien doux sommeil
Elle dort dans la tombe.

Pour prouver un grand deuil
Faut-il donc tant d'alarmes ?
Ah ! Corinne, tes larmes
Troubleront son cercueil !

Fais deux parts de tes heures :
Donne l'une au plaisir
Et l'autre au souvenir
De celle que tu pleures.

Le plaisir n'a qu'un jour ;
Jouis de la jeunesse.
Hâte-toi, le temps presse
Et t'invite à l'amour !...

II

Sourde à toute parole
Corinne tristement
Penche son front charmant,
Et rien ne la console.

Toujours l'âpre chagrin
Dont sa jeune âme est pleine
Comme une froide haleine
Flétrit son front serein.

Et la pauvre Corinne
Ne sait plus que souffrir ;
Et bientôt pour mourir
La voilà qui s'incline !...

III

On trouva sur son cœur
Une lettre d'Adèle.
—« Corinne, disait-elle,
« O Corinne ! ma sœur !

« Je sens que je succombe,
« Voici mon dernier jour.
« Demain mon seul séjour
« Sera la noire tombe !

« Mon cœur saisi d'effroi
« T'adresse une prière :
« Oh ! dans le cimetière
« Viens dormir avec moi !

« Nous partagerons ensemble
« Le bonheur qui finit :
« La mort nous désunit,
« Que la mort nous rassemble !

« Et nos restes mortels
« Dans la même demeure
« En paix attendront l'heure
« Des réveils éternels !...

« Tu sais combien je t'aime,
« Au nom de l'amitié,
« Corinne, par pitié !
« Entends mon vœu suprême !...

IV

Heureuses désormais
Les deux tendres amies
Reposent endormies
Sous le même cyprès !

CATASTROPHE EN ESPAGNE

(Voir gravure)

Notre dessin sur la quatrième page représente une partie du pont d'Alcudia, sur le chemin de fer de Ciudad Real ; ce pont s'est effondré sous le poids d'un train qui a été précipité dans la rivière d'une hauteur de trente pieds.

L'accident est attribué aux révolutionnaires, qui auraient voulu manifester par un crime les protestations qu'ils élevaient contre les élections.

Il est certain que ce pont avait été coupé. On a découvert un trou fait dans la culée principale, et dissimulé par le tablier. Afin d'empêcher tout secours d'arriver, les fils télégraphiques avaient été coupés.

Le gouvernement a ordonné une enquête sur cette effrayante catastrophe, qui a coûté la vie à un grand nombre de personnes, parmi lesquelles se trouvaient cent soixante-et-onze soldats environ, se rendant en congé.

MONSIEUR

M. Alexandre Dumas, fils, a écrit dernièrement une préface à un ouvrage sur Cham, le célèbre caricaturiste. Cette préface ayant été reproduite dans le *Figaro*, M. Alexandre Dumas a reçu la lettre suivante :

« Monsieur.—Veuillez bien remarquer qu'on dit l'ouate et non pas la ouate, comme vous l'écrivez dans votre article du *Figaro*, sur Cham.

« Excusez un hobereau qui n'a nullement la prétention d'être un lettré.

A quoi M. Alexandre Dumas a répondu :

« Comme mon correspondant a oublié de me donner son nom et son adresse, voulez-vous bien lui répondre, puisqu'il est vraiment un lecteur du *Figaro*, qu'il trouvera, tome III, page 877, dictionnaire de Littré, la preuve qu'on dit indifféremment de la ouate ou de l'ouate. Je dégage ainsi publiquement, pour ce monsieur et les personnes qui pourraient être de son opinion, la responsabilité du *Figaro* et l'honneur de l'Académie. J'ai assez de fautes de français sur la conscience, sans accepter encore celle-là.

« Bien à vous,

« A. DUMAS, fils. »

La lettre du hobereau est anonyme et à peine polie, aussi M. Dumas se sert-il, pour en désigner l'auteur, des mots *ce monsieur* qui sont tout à fait dédaigneux, et sur lesquels nous appelons toute l'attention de nos lecteurs. Dans un grand nombre de cas, *ce monsieur*, au lieu de signifier *that gentleman*, signifie *that fellow*.

UN VERRE D'EAU QUI COUTE CHER

On sait qu'en Russie la Néva est gelée pendant six mois de l'année ; dans la seconde moitié du mois d'avril les masses de glace commencent à dégeler. A peine un tout petit bateau peut-il passer, que les forts de Saint-Petersbourg annoncent l'heureux événement. Le commandant de l'un des forts se revêt ensuite de son uniforme de gala, puis se présente devant l'empereur en ces termes :

—Le printemps qui s'approche vous envoie ceci comme preuve que la nuit de l'hiver est passée.

Le czar vide le verre à la santé de sa capitale. C'est le verre d'eau le plus cher qui se boive jamais, car il est de tradition que l'empereur, après avoir vidé le verre, le remplisse jusqu'au bord avec de l'or. Comme la Russie est le pays par excellence des bonnes mains et des cadeaux, quelques-uns des différents commandants de fort eurent l'idée de gagner encore un peu plus avec le verre d'eau de la Néva, aussi chaque année, l'empereur, à sa grande surprise, avait-il un verre plus grand à remplir.

Alexandre II remarqua enfin ce petit manège, il n'osa rien dire la première fois, car il s'agissait d'une tradition, mais cependant il décida de donner un ordre impérial aux termes duquel le prix d'un verre d'eau de la Néva—quelle que fût sa grandeur—serait définitivement fixé à 200 roubles d'or.

« Deux cents roubles d'or pour un verre d'eau, c'est déjà bien assez payé, » ajoute un journal russe.

LÉON LORRAIN.